

EN POSTE A BEAUDINARD

Peu après mon retour du service militaire, je reçus ma nomination en qualité d'instituteur titulaire au hameau de Beaudinard, commune d'Esparron la Bâtie.

Je partis en moto, avec ma sempiternelle valise, pour me rendre à mon poste. Arrivé au village d'Esparron la Bâtie, j'appris que pour me rendre au hameau de Beaudinard, il me fallait passer par le village de Reynier (près duquel je venais de passer). Je fis donc demi - tour et arrivai à ce village où l'on m'indiqua le chemin du hameau : un sentier étroit, abrupt et caillouteux. Impossible d'utiliser la moto que je dus laisser à Reynier dans une remise.

Je repartis donc à pied avec mon inséparable valise. Après une bonne heure de marche, j'arrivai enfin à la fontaine du hameau où une dame et une jeune fille faisaient la lessive. Je me présentai et leur demandai où se trouvait l'école.

- Devant vous, me répondit la dame.

En effet, face à la fontaine se dressait un vieux bâtiment assez délabré. Je ne me serais jamais douté que ce fût l'école !

Au rez de chaussée, une petite pièce avec une fenêtre, servait de logement. Un escalier étroit et tortueux conduisait à une autre pièce au-dessus : la salle de classe, éclairée par une fenêtre à petits carreaux de verre, orientée vers le cou-

chant.

Le mobilier m'était familier : quatre ou cinq tables d'écolier, en face, le bureau du maître, semblable à ceux de toutes les classes rurales du département que j'avais connues. Une ou deux cartes de géographie accrochées au mur constituaient la seule décoration.

Je demandai à la dame si je pouvais trouver une pension de famille. Elle me répondit que cela serait difficile, il n'y avait que trois familles qui habitaient le hameau :

Celle d'une vieille institutrice retraitée qui avait passé presque toute sa carrière dans cette école et avait élevé une nombreuse famille. (Elle vivait avec son mari très âgé lui aussi et un de leurs fils demeuré.)

Une deuxième famille composée, outre le père et la mère, de trois enfants d'âge scolaire : deux filles et un garçon.

La troisième famille était la sienne.

Un facteur et sa femme possédaient une maison au hameau mais n'y passaient qu'une partie de l'année.

Voyant mon embarras pour trouver un logement, la dame consentit à me prendre dans sa famille car ils disposaient d'une grande maison à étage.

Elle me conduisit chez elle.

Sous la maison d'habitation, se trouvait une vaste écurie pour les chèvres et les moutons. Un escalier d'une quinzaine de marches conduisait au premier étage où se situaient une grande cuisine à alcôve et une chambre contiguë, immense à plusieurs lits. Un escalier intérieur faisait communiquer la cuisine à l'étage supérieur où l'on accédait à deux grandes chambres et une plus petite.

La dame m'expliqua que pendant longtemps l'une de ces chambres avait tenu lieu de salle de classe. Une sortie existait

d'ailleurs vers l'extérieur.

Je fis bientôt connaissance avec tous les membres de la famille qui étaient aux champs à mon arrivée.

Le père, Sarlin Gustave, un homme encore robuste, avec de longues moustaches et une éternelle pipe à la bouche, avait fait la guerre de 14 - 18 .

Trois des cinq enfants participaient déjà au travail familial : la jeune fille de seize ans, Lina, qui lavait au bassin avec sa mère à mon arrivée, l'aînée, Marie, âgée de vingt trois ans, Duval, vingt et un ans, le berger du troupeau. A la suite d'un accident survenu en se servant d'une hache à fendre le bois, il avait dû passer de longs mois en clinique. Il s'était bien remis mais avait conservé une jambe raide.

Les deux autres enfants fréquentaient l'école : Emile, quatorze ans, (qui continua un an sa scolarité), Irène, la plus jeune, qui à six ans commençait son apprentissage d' écolière.

Après le repas du soir pris dans une bonne ambiance familiale, et après une journée bien fatigante, fertile en événements imprévus, je gagnai la chambre de l'étage qui m'était destinée. Je m'endormis facilement dans le grand lit en noyer où depuis longtemps bien d'autres personnes avaient dû dormir aussi.

Levé de bonne heure, après une rapide toilette dans la chambre même où on avait disposé à mon intention sur une table, une cuvette, un broc d'eau, du savon et une serviette, je descendis dans la cuisine.

Toute la famille était déjà sur pied depuis longtemps. La ménagère avait préparé le petit déjeuner du matin, copieux pour ceux qui partaient travailler aux champs. Je me contentai quant à moi du seul petit déjeuner qui a été le mien ma vie

durant, un grand bol de café au lait avec du pain trempé.

Je descendis ensuite à la salle de classe, quelques mètres en contrebas. Tous mes nouveaux élèves arrivèrent bientôt pour cette rentrée scolaire 1936-37 après cette longue interruption causée par le service militaire.

Trois d'entre eux venaient de fermes éloignées d'environ un kilomètre de l'école. Ils étaient sept en tout : deux garçons (douze et quatorze ans) et cinq fillettes de cinq à dix ans, répartis entre les trois cours CP, CE, CM, tous un peu anxieux pour ce premier contact avec un nouveau maître.

Cette première journée de classe fut surtout l'occasion de faire connaissance et de juger des aptitudes et du savoir des élèves. Le vrai travail ne commença que le lendemain.

Cette classe me rappelait par bien des points communs celle d'Augès où j'exerçais avant mon départ au régiment, à la fois par l'aspect de la pièce et par l'esprit des élèves obéissants et studieux.

Les sorties en récréation se faisaient sur une "aire" où on foulait le blé, à proximité de l'école. Je me mêlais parfois aux élèves dans leurs jeux ou pour leur en apprendre d'autres.

Un cabinet en planches avait été construit au dehors, adossé à un ancien four à pain.

L'hiver était long dans cette région montagnaise à 1100 mètres d'altitude. La neige y tombait en abondance, jusqu'à un mètre, sans possibilité de dégager le chemin qui conduisait à Reynier. Le hameau restait parfois isolé pendant un mois.

Heureusement toutes précautions étaient prises en prévision d'un long isolement : provisions faites avant l'hiver, élevage sur place de porcs, lapins, volailles.

Le pain était fabriqué par chaque ménage dans le four familial. La farine était pétrie dans un grand pétrin en noyer, puis étalée et coupée en morceaux. Elle provenait de la récolte de l'exploitation qu'on allait faire moudre au moulin existant près de Bayons.

Le four était allumé grâce aux fagots de bois et de genêts préparés à la belle saison. Lorsque les "pétons de farine" avaient levé suffisamment, ils étaient enfournés à l'aide d'une longue pelle en bois, dans le four chaud débarrassé des braises et des cendres et fermé par une petite porte en fer.

Au bout d'un certain temps, la porte du four était ouverte et on retirait de gros et beaux pains dorés que l'on plaçait dans une huche en noyer fermée par un épais couvercle de bois. Le pain s'y conservait frais durant près de quinze jours.

Les nuits d'hiver étaient bien longues. Pour rompre leur monotonie, des veillées étaient organisées entre les familles du hameau et celles des fermes environnantes. On y évoquait les nouvelles, les souvenirs du passé, après avoir bu le café. On y jouait aussi aux cartes jusqu'à une heure avancée de la nuit. Après les nombreuses parties, les hommes évoquaient encore des souvenirs de chasse car ils étaient tous chasseurs et quelque peu braconniers.

On cassait aussi les noix pour faire de l'huile. Il y avait plusieurs moulins à huile, en ruines aujourd'hui, dans le hameau. Les enfants se régalaient avec les tourteaux de noix. Ils en pilaient très fin un morceau, y ajoutaient un peu de sucre en poudre et mettaient le tout dans un cornet en papier roulé en entonnoir qu'ils plongeaient dans leur bouche pour en faire descendre le contenu.

Malheureusement les noyers centenaires du hameau ont été coupés. Les prix exorbitants des meubles fabriqués avec

ce bois ont incité les propriétaires à vendre ces arbres à des marchands venus d'ailleurs.

A Beaudinard, chez mes hôtes, la plupart des meubles étaient en noyer massif, souvent fabriqués par les hommes au cours des longues soirées d'hiver : au centre de la cuisine, une longue table en bois, entourée de chaises en paille ou ficelle tressée, quelquefois toutes en bois aussi, contre le mur, face à la cheminée, la traditionnelle horloge dans sa haute caisse en noyer qui fait, après plus d'un siècle, toujours entendre son tic - tac familier et régulier (L'oeil rond du balancier en cuivre passe et repasse devant l'ouverture vitrée du bas de la caisse et l'horloge égrène les heures, toujours avec le même son clair et cristallin), à côtés, le long du mur, la non moins traditionnelle commode avec deux tiroirs vers le haut et deux portes vers le bas, où l'on entrepose du linge ou de la vaisselle, dans les murs, deux placards aux portes artisanales pour ranger les provisions du repas et la vaisselle.

Le mobilier restait sommaire, mais la vaste cheminée, noircie par les bûches brûlées à l'origine sous le manteau, occupait une partie importante de la pièce.

Le grand poêle en fonte placé au devant, fait maintenant office de fourneau et de radiateur. Il est alimenté au bois de chauffage : du hêtre surtout, coupé à l'automne dans la forêt voisine. On utilisait une longue scie à main, la "loube", conduite par deux personnes, puis on traînait les arbres jusqu'au hameau à l'aide de mulets.

Sur le manteau de la cheminée s'alignaient (et s'alignent encore) le service de boîtes à épices en fer, le moulin à café, la vieille lampe à pétrole.

Le long d'un mur étaient suspendus plusieurs fusils de

chasse : les uns récents, à percussion, les autres ayant servi à plusieurs générations : fusil à broche, fusil à piston que l'on chargeait par les canons en poudre et en plomb.

La chasse a été de tout temps la passion et l'occupation favorite des hommes dans nos régions de montagne, (le braconnage aussi d'ailleurs !)

Les conditions de vie dans ces hameaux de montagne, éloignés de toute communication, ont été très difficiles.

Les champs étaient labourés à l'araire, charrue rudimentaire à un soc, tirée par des boeufs et qui défonçait le sol à faible profondeur. Tous les espaces disponibles étaient cultivés, à la bêche si on ne pouvait pas utiliser l'araire, même dans les endroits difficilement accessibles. D'énormes murailles de cailloux et de blocs de taille respectable se dressaient en bordure des champs, témoignant de la patience et de l'énorme travail réalisé par chacun pour rendre le plus possible sa terre productive.

On y cultivait le blé, l'orge, l'avoine, les lentilles, les pois chiche, et, dans les meilleures terres autour des maisons, les légumes : haricots, choux, salades, pommes de terre, poireaux, carottes et navets ... La production devait nourrir la famille toute l'année et le gaspillage n'était pas de mise.

Un canal creusé patiemment à la pioche le long d'une falaise rocheuse, avait permis d'amener l'eau d'arrosage depuis le torrent, un kilomètre plus loin, jusqu'aux champs du hameau.

Une conduite faite de tuyaux de bois creusés à la main et emboîtés les uns dans les autres permettait de canaliser l'eau de source captée à plus de cinq cents mètres en amont.

L'eau potable arrivait à l'unique fontaine du hameau et

coulait dans deux bassins creusés dans un énorme tronc d'arbre que l'on avait fendu en deux dans le sens de la longueur. Les bêtes de trait venaient s'y abreuver. C'est là aussi que chacun venait chercher dans des seaux l'eau nécessaire au ménage et où les femmes lavaient leur linge dans un grand cuvier.

Après la guerre de 1940 - 45, l'eau fut enfin amenée depuis la source jusqu'à chaque maison dans des conduites en fer. Ce fut un progrès considérable et considéré !

L'antique bassin en bois de la fontaine existe encore et témoigne toujours de son ancien usage .

La moisson demandait de longues et pénibles journées de travail à la faux et le plus souvent à la faucille . On transportait les gerbes sur l'aire à dos de mulet ou sur un traîneau et les mulets effectuaient le travail de battage en foulant les épis avec leurs sabots ou en tirant un rouleau de pierre. On transportait le blé au moulin de Bayons pour avoir le stock de farine nécessaire à la fabrication de son pain.

Le repos hebdomadaire n'existait pas. On travaillait tous les jours. Les seules distractions accordées étaient de se rendre au village de Reynier le dimanche pour se ravitailler à l'épicier ambulant et en tabac à la recette buraliste.

La principale ressource des familles était l'élevage des moutons et de quelques chèvres pour le lait et la préparation des fromages. Les agneaux étaient vendus à l'automne sur place à des marchands qui se présentaient dans les fermes et proposaient leur prix. D'après discussions avaient lieu durant des heures et finalement la transaction se faisait on non. Si le prix offert était jugé insuffisant on préférait attendre la venue d'un autre marchand qui serait peut-être plus avantageux dans ses offres d'achat.

L'herbe des pâturages poussait en abondance au printemps dans les collines environnantes.

La longue chaîne de montagnes qui s'étend vers le couchant sur une longueur de cinq ou six kilomètres est une superbe prairie pastorale toute parsemée de fleurs magnifiques au mois de juin : boutons d'or, (ou trolles), narcisses, pensées, etc... et où poussent aussi à cette époque de délicieux champignons particulièrement recherchés par les amateurs : les mousserons.

Cette montagne appartenait en commun (et appartient encore) à tous les propriétaires de la commune de Reynier. Elle se louait chaque année ou pour une durée déterminée à un propriétaire de troupeau transhumant venu de Provence ou d'ailleurs. Cette pratique se maintient aujourd'hui. Le montant de la location est réparti ensuite à tous les possesseurs du droit pastoral selon l'importance de leur revenu cadastral.

Chaque année au printemps un troupeau de deux mille bêtes environ arrive à la montagne après avoir effectué un long trajet de plusieurs jours de marche, accompagné par les bergers et parfois les bergères. (Maintenant le voyage à pied est de plus en plus rare et les moutons sont transportés en camion).

Le troupeau ne redescend qu'à l'automne après avoir brouté l'herbe fine et délicieuse de la montagne.

Plusieurs petites cabanes à l'intention des bergers existent encore mais ne sont plus habitables. Ils doivent redescendre chaque soir pour s'abriter et faire leur cuisine dans une vieille ferme située au bas de la montagne près du torrent. Ils remontent ensuite au lever du jour retrouver leurs bêtes et leur apporter, à dos d'âne, du sel.

Un jour, alors que j'étais sorti sur le petit balcon extérieur à l'entrée de la maison, je fus victime d'un petit accident qui aurait pu être plus grave. Je m'accoudai sur la balustrade en bois qui l'entourait. Les deux jeunes filles de la famille sortirent à leur tour et firent de même.

Brusquement, la rampe se rompit et je fus précipité (tout seul heureusement) en contrebas, d'une hauteur de trois mètres environ. Je me relevai avec une douleur vive au genou gauche qui enfla bientôt. Il s'agissait sans doute d'une entorse avec épanchement de synovie. Je ne jugeai pas utile d'aller consulter un docteur. J'en souffris durant quelque temps puis tout redevint normal.

Aujourd'hui, après plus de cinquante ans, le genou gauche me fait souffrir à nouveau parfois, ce qui est sans doute lié à cet accident mal réparé.

L'année scolaire se passa sans incidents notables et sans inspection. Il est vrai que l'Inspecteur aurait dû parcourir cinq kilomètres à pied pour me rendre visite et autant au retour !

Moi-même je ne sortis pas beaucoup en dehors des vacances scolaires que j'allais passer avec mon père.

Deux collègues instituteurs (anciens suppléants comme moi), exerçaient dans les villages voisins : Cal à Reynier et Pardigon à Esparron la Bâtie. J'allais quelquefois leur rendre visite le jeudi et le dimanche et nous faisons ensemble quelques randonnées à moto.

A la belle saison et jusqu'aux vacances d'été qui commençaient le 14 juillet, je me rendais utile à la famille qui m'hébergeait, en apportant mon aide après la classe, dans les travaux des champs.

Le certificat d'études eut lieu fin juin à La Motte du

Caire. Le seul élève présenté, Marcel Leydet, fut admis.

A la rentrée scolaire 1937-38, je retournai au même poste. Il m'aurait été possible d'en demander un moins isolé. Je ne le fis pas car, d'une part, les conditions de vie dans un lieu si isolé convenaient à ma nature et, d'autre part, je commençais à éprouver un tendre sentiment pour l'avant dernière fille de ma famille d'accueil : Lina, bientôt âgée de dix huit ans.

A la Pentecôte, je me rendis chez mon père à pied par un sentier de montagne (cinq heures de marche environ). Au retour, mon père décida de m'accompagner pour faire la connaissance de ma future compagne et de ses parents. Bien qu'âgé de plus de soixante ans, il était encore excellent marcheur. Il accomplit ce long trajet dans un sentier montant et malaisé, sans difficulté.

La date du mariage fut convenue pour les grandes vacances d'été. Il retourna chez lui le lendemain par le même chemin. Il m'avoua par la suite s'être bien fatigué au retour.

La fin de l'année scolaire passa rapidement. Pour les grandes vacances, je passai assez peu de temps avec mon père et retournai chez ma fiancée où je participai aux travaux d'été, notamment la cueillette de la lavande qui poussait en abondance dans les collines et était distillée sur place par mon futur beau-père dans un alambic.

La date du mariage fut fixée au 3 septembre.

